

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 23

Artikel: On fifârè qu'a risquâ balla
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'aller plus loin que la fontaine du Pont; les pétitionnaires demandent qu'on impose celles qui franchiraient cette limite. Renvoi à la commission des pétitions. Dr ROUGE.

L'argent trop vite gagné.

M. Francisque Sarcey publie dans les *Annales politiques et littéraires* une chronique excessivement spirituelle et intéressante traitant des dangers qu'offre *l'argent trop vite gagné*. Nous ne pouvons résister au désir d'en extraire quelques passages à l'intention de nos lecteurs :

« Il est une vérité qui est bien vieille, mais qu'il ne faut jamais se lasser de répéter sous toutes les formes : c'est qu'il n'y a rien qui désorganise, qui renverse plus vite et plus sûrement une cervelle; rien qui soit plus corrupteur que l'argent gagné d'un coup, sans travail.

« Il a dû vous arriver plus d'une fois de vous dire, en parcourant les listes de chiffres qu'aligne un journal de tirages financiers : Si pourtant je gagnais le lot de cinq cent mille francs au Panama, ou même un lot de deux cent mille francs au Crédit foncier ! et vous laissant aller ensuite à la pente de vos rêveries, de vous demander ce que vous feriez de tout cet argent.

« Oh ! les premiers vingt mille francs, mettons, si vous voulez, les premiers cinquante mille, on en trouve aisément l'emploi. Vous vous rappelez le joli mot de ce berger à qui son maître demandait un jour à quoi il dépenserait son argent, s'il lui tombait un jour une grosse fortune :

— Moi ! répondit-il, les yeux luisants de convoitise, j'aurai toujours de la paille fraîche dans mes sabots.

Chacun proportionne, sans y prendre garde, ses désirs et ses ambitions à la position qu'il occupe, aux habitudes qu'il a prises. Il ne voit pas au-delà. L'un trouve aisément l'emploi des premiers cinq mille francs, l'autre des premiers dix mille, l'autre des premiers cent mille. Car chacun, dans la modeste sphère où il évolue, a formé des rêves qu'il lui eût été possible de réaliser avec cette somme.

Mais cette somme une fois dépensée en imagination, le rêve une fois réalisé, l'homme ne sait plus où se prendre. Il a besoin de s'acclimater à un premier échelon de fortune, avant de s'élever à un second. Il y a un proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant. Rien de plus vrai. Il est bien probable qu'à l'époque où Bonaparte était un pauvre petit lieutenant, qui n'avait pas dans son tiret de quoi payer les quarante francs dus à sa blanchisseuse, M^{me} Sans-Gène, il ne songeait point à revêtir la pourpre impériale et à traiter de cousins les rois et les empereurs d'Europe. Il s'accou-

tuma de victoire en victoire à cette idée; c'est de degrés en degrés qu'il monta jusqu'au faîte, où il n'en fut pas moins saisi d'une sorte de vertige.

« Ce qui déconcerte l'homme, ce qui le détraque, c'est le passage subit de la misère ou de la simple aisance à la fantastique opulence d'un milliardaire. On conte que les aéronautes sentent, s'ils s'élèvent d'un vol trop rapide dans les régions supérieures, leurs tissus se désorganiser, tandis que leur cœur bat à coups trop pressés. Il en va de même des pauvres diables qu'un coup du hasard jette sans préparation à une fortune inespérée. Ce ne sont pas leurs tissus, c'est leur raison qui se désorganise. Ils perdent le sens de la réalité. »

On fifarè qu'a risquâ balla.

Ne fâ rein dè férè on serviço à cauquon, sein étrè pâyi, poru qu'on vo diessé grand maci et qu'on ne sè fotè pas dè vo ein aprés; mà y'a dè tant dè sortè dè dzeins dein lo mondo qu'on ne sâ diéro à quoi s'â fiâ et qu'on sè repeint cauquies iadzo d'avâi bailli on coup dè man à 'na tsaravoûta. Mâ que volliâi-vo ! lè roûtes sont lè roûtes, et soveint n'ia què la religion, quand on ein a, que vo grâvè dè lâo bailli on aleçon et dè férè on malheu.

Y'a on part dè teimps, on gaillâ, on espèce dè fifarè, ein avâi prâi 'na tôla bombardâie que quand soi dè la pinta po allâ sè reduirè, trabetsivè tant que se n'avâi pas z'u lo mouret po sè rateni l'arâi bo et bin rebattâ perque bas. Portant l'avâi onco on rudo bet à férè po retrovâ l'hotô, et jamé dè la viâ n'arâi pu einnant s'on brâvo citoyein que passâvè perque et qu'allâvè dâo mémo côte, n'ein avâi pas z'u pedi. Lo cognes-sâi po l'avâi vu cauquies iadzo et savâi quoi l'irè, et sè peinsâ que ne lo faillâ pas laissi solet. Assebin, lo preind pè lo bré et lâi fâ : « Hardi, l'ami, coradzo; mè vê vo drobliâ on bocon ! »

L'autre, que ne fasâi diéro que dè remâfâ, sè laissé férè, et appondu âo bré dè l'hommo serviablio que lo menâvè, sè laissé trainâ, kâ lo lulu avâi prâo mau à mettrè lè pâi l'on devant l'autre et sarai à tot momeint z'u rebedoulâ dein lo terreau iô l'arâi vouaffâ permis lè renaillâ s'on ne l'avâi pas tenu fermo; et après prâo peina et prâo châiès, l'arrevont à 'na crâiâ iô faille lo laissi allâ tot solet.

— Ora, l'ami, se lâi fâ lo citoyein compliéseint, ne pu pas allâ pe l'evè; allâ pi tot balameint, drâi devant vo, et tsouyi dè ne pas vo froulâ trâo proutso dè l'adze; vo z'êtes bintout tsi vo; à la revoyance !

Lo citoyein sè peinsâvè que n'ia vâi perein à risquâ et que l'autre l'allâvè remachâ, coumeint dè justo; mà diabe lo pas ! lo tourlourou, que brelantsivè

adé, sè branquè dévant li et lâi fâ ein bordeneint :

— On ne vo dâi rein, oùdè-vo ! et se vo n'êtè pas conteint, vo pâodè allâ vo grattâ !

Lo citoyein furieux dè cein oûrè et dè vairè on tot chenapan, l'arâi prâo émel-luâ; mà l'a pu sè rateni, quand bin cein lâi démedivè dè lâi bailli onna raclliâie, et lâi fâ :

— Eh ! racaille, va ! tè cognaisso prâo; et se n'êtâi la creinte dè Dieu, t'êclliaf-fèr quie contré cllia bouenna !

LE MYOSOTIS

Deux amoureux, deux fiancés, Wilhem et Lisbeth, se promenaient sur le bord du Rhin. Le cours du fleuve, partout rapide, s'accélère encore lorsque, dans sa trouée à travers les montagnes du Taunus, ses eaux bleues paraissent impatientes d'aller baigner le pied du joyau gothique par excellence, de l'admirable cathédrale de Cologne.

La brume matinale ondulait sous le souffle de la brise et estompait les sommets bleutés des pics les plus élevés, qui semblaient entourés d'une légère couche de ouate douce à l'œil; les vieux Burgs crénelés qui les couronnent, à chaque coup de vent, se montraient et disparaissaient comme dans une féerie.

Le soleil avait peine à percer de ses flèches d'or ces nuages floconneux qui, en s'élevant graduellement, rendaient plus visibles et mettaient en relief les rives fleuries du Père des Eaux, et les premiers contreforts des rochers escarpés qui surplombent son cours.

La journée s'annonçait splendide, et les cœurs énamourés de Wilhem et de Lisbeth débordaient de joie.

Les deux beaux enfants s'en allaient chantant, la main dans la main, se cherchant des yeux, heureux de vivre.

Le problème de la vie à deux, de l'amour partagé, pour eux était résolu. Ils devaient bientôt se marier et un avenir couleur de rose se présentait à leurs yeux ravis.

Toujours s'aimer ! toujours se le dire ! quel rêve !

A un coude du chemin, tout près de la rive, Lisbeth aperçut une touffe de jolies fleurs, dont le bleu pâle tranchait sur l'herbe verte.

— Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle en les montrant à son ami, des turquoises entourées d'émeraudes ?

Ces mots à peine prononcés, Wilhem se précipitait, pour les atteindre, afin d'en composer un bouquet et le présenter à l'élué de son âme, qui, d'un regard attendri, suivait attentivement la cueillette de son compagnon.

S'étant un peu trop avancé pour s'emparer d'une fleur plus belle que les autres, le jeune homme fut emporté par son propre poids et roula dans le rieu.

Lisbeth poussa un cri terrible, mais déjà l'onde s'était refermée sur sa proie. Wilhem cependant reparut à la surface, tenant en sa main droite le bouquet de myosotis qu'il n'avait pas lâché et, le tendant vers sa bien-aimée, prononça ces mots: *Wergis mein nicht, ou ne m'oubliez pas...*

Sa voix avait à peine frappé l'oreille de sa pâle fiancée que le courant du rieu entraînait à nouveau